

ISSN: 0213-2060

DOI: <http://dx.doi.org/10.14201/shhme2015335167>

ROIS EN PRIÈRE ET ORACLE SIBYLLIN.  
UNE RELECTURE DE CERTAINES SCÈNES DU RELIQUAIRE  
DE SAN MILLÁN DE LA COGOLLA (ANNÉES 1060-1070)

*Kings at Prayer and Sibylline Oracle. A Re-reading of Some Scenes  
of San Millán de la Cogolla's Reliquary (1060-1070)*

Patrick HENRIET

École Pratique des Hautes Études. 4-14 rue Ferrus. 75014 PARIS. C. e.: [henriet111@orange.fr](mailto:henriet111@orange.fr)

Recibido: 2015-04-06

Revisado: 2015-09-21

Aceptado: 2015-09-28

**RÉSUMÉ:** Ce travail est consacré aux représentations de rois hispaniques en prière au cours du Moyen Âge central. Le roi ne s'humilie pas dans la tradition asturienne puis léonaise, mais on commence à le représenter dans une situation de soumission devant Dieu ou ses saints à partir des XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles, donc beaucoup plus tard que dans le monde carolingien ou ottonien. Les figures de Ferdinand I<sup>er</sup> et de son épouse Sancha sur les fresques de Saint-Isidore de León, ou encore la représentation d'Alphonse II sur le *Liber testamentorum* d'Oviedo sont bien connues. On ne s'est en revanche guère intéressé à ce qui nous semble être la première représentation de ce type en péninsule, celle du roi Sancho Garcés IV de Navarre († 1076) et de son épouse Placencia sur le reliquaire de San Millán de la Cogolla appelé «arca antigua». La raison en est certainement que ces figures, décrites au XVII<sup>e</sup> siècle par Prudencio de Sandoval, ont disparu. L'étude du texte de Sandoval permet d'identifier comme le «Chant de la Sibylle» une inscription qui n'avait jusqu'alors guère attiré l'attention. Nous rétablissons un texte selon nous beaucoup plus proche de l'original que celui que donnait Sandoval, de même que nous proposons de lire sous la figure de Sancho Garcés *rex supplicans* au lieu de *rex supradictus*. Pour finir, nous replaçons le discours navarrais sur la royauté humiliée dans un contexte plus général. Au total, en Navarre aussi bien que dans le royaume léonais, c'est une nouvelle conception de la royauté, légitimée parce qu'humiliée, qui se développe.

*Mots clefs:* Humiliation; Prière; Royauté; Reliquaire; Sibylle.

**ABSTRACT:** This work addresses the representation of the Hispanic kings at prayer during the Middle Ages. The king did not humiliate himself in the Asturian and later Leon traditions, but from the 11<sup>th</sup> and 12<sup>th</sup> Centuries, he was represented in a submissive attitude towards God or his Saints: much later then, than in the Carolingian or Ottonian world. The portraits of Fernando I and his wife Sancha in a fresco in San Isidoro de León, or the representation of Alfonso II in the *Liber testamentorum* of Oviedo, are fairly known. The same cannot be said regarding what we believe to be the first peninsular representation of this kind: the one of king Sancho Garcés IV of Navarra († 1076) with his wife Placencia in the reliquary of San Millán de la Cogolla, known as «ancient ark». The reason for this is simple; the portraits of the kings, described in the 17<sup>th</sup> Century by Prudencio de Sandoval, have disappeared. The study of Sandoval's text allows to identify as «Canto de la Sibila» an inscription that had not attracted much attention until now. We re-establish a text much closer to the original one than Sandoval's version and, at the same time, we propose to read *rex supplicans* under the portrait of Sancho instead of *rex supradictus*. In conclusion, we set the Navarre discourse about the humiliated royalty in a wider context. Both in Navarra and the Leon kingdoms, a new conception of royalty is imposed, legitimated through its humiliation.

*Keywords:* Humiliation; Prayer; Royalty; Reliquary; Sibyl.

**RESUMEN:** Este trabajo trata de la representación de los reyes hispánicos en oración durante la plena Edad Media. El rey no se humillaba en la tradición asturiana y luego leonesa, pero a partir de los siglos XI y XII se le representa en una actitud de sumisión delante de Dios o de sus santos: bastante más tarde, por lo tanto, que en el mundo carolingio u ottoniano. Las figuras de Fernando I y de su esposa Sancha en un fresco de San Isidoro de León, o la representación de Alfonso II en el *Liber testamentorum* de Oviedo, son bastante conocidas. No se puede decir lo mismo respecto a lo que creemos es la primera representación peninsular de este tipo: la del rey Sancho Garcés IV de Navarra († 1076) con su esposa Placencia en el relicario de San Millán de la Cogolla, conocido como «arca antigua». La razón de ello es simple: las figuras de los reyes, descritas en el siglo XVII por Prudencio de Sandoval, han desaparecido. El estudio del texto de Sandoval permite identificar como «Canto de la Sibila» una inscripción que no había atraído mucho la atención hasta ahora. Restablecemos un texto mucho más cercano al original que la versión de Sandoval, y al mismo tiempo proponemos leer debajo de la figura de Sancho *rex supplicans* en lugar de *rex supradictus*. En conclusión, situamos el discurso navarro sobre la realeza humillada en un contexto más amplio. Tanto en Navarra como en el reino leonés se impone una nueva concepción de la realeza, legitimada gracias a su humillación.

*Palabras clave:* Humillación; Oración; Realeza; Relicario; Sibila.

**SOMMAIRE:** 0 Introduction. 1 Humiliations wisigothiques. 2 Rois prosternés en péninsule au Moyen Âge central. Le reliquaire de San Millán. 3 Un oracle sibyllin pour les rois de Navarre. 4 Rex supplicans. 5 Un tournant navarrais et léonais. 6 Conclusion. 7 References bibliographiques.

## 0 INTRODUCTION

Les mécanismes permettant d'affirmer et de légitimer la souveraineté sont complexes et multiples. Dans les sociétés chrétiennes, l'humiliation du souverain est assurément l'un des plus répandus, l'un des plus efficaces aussi. Par un paradoxe dont l'origine est assurément évangélique, le fait de s'abaisser volontairement confère un surcroît de prestige au puissant, elle lui permet la constitution de ce que l'on peut considérer, en termes anthropologiques et sociologiques, comme un important «capital symbolique»<sup>1</sup>. Dans un livre consacré au gouvernement dans les communautés religieuses médiévales, Jacques Dalarun a récemment mis en valeur ce qu'il a appelé «la puissance de la faiblesse»<sup>2</sup>. Or ce concept vaut aussi pour les rois, car en régime chrétien l'abaissement est d'autant plus méritoire qu'il est le fait d'un personnage important. Il y a donc là pour les souverains, tout au long du Moyen Âge, une très importante source de légitimation. Robert Deshman, dans un article classique, a illustré le fonctionnement de ce processus à partir du livre de prières de Charles le Chauve<sup>3</sup>. La piété du souverain est à l'évidence un moyen privilégié de manifester la soumission de celui qui gouverne à un principe supérieur. Encore faut-il préciser clairement le périmètre de ce dernier. Prier en s'inclinant ou en se prosternant devant Dieu ou un saint permet de manifester aux yeux de tous la piété sans égale du roi (sans égale puisque, venant du plus puissant des hommes, elle implique un renoncement momentané à la souveraineté plus prononcé que chez toute autre créature), prier en s'abaissant devant d'autres hommes, en particulier devant des clercs, est en revanche le signe d'une subordination de la fonction royale à un groupe social concurrent. La pénitence d'Henri IV à Canossa n'a que peu de rapports avec la proskynèse du souverain devant le Christ en majesté, telle qu'elle est représentée dans le livre de prières d'Otton III autour de l'an Mil<sup>4</sup>. Observer la piété du souverain constitue donc un bon angle d'attaque pour qui veut comprendre un peu mieux les mécanismes du pouvoir dans les sociétés médiévales. Il va sans dire que ceux-ci doivent être historicisés, car si le schéma d'ensemble repose sur des structures valables à toutes les époques, les modalités et les étapes de son application doivent faire l'objet d'analyses historiques minutieuses. Les lignes qui suivent formuleront quelques propositions pour la péninsule Ibérique du moyen Âge central.

<sup>1</sup> Les soubassements évangéliques sont nombreux. Voir en particulier Mt 20, 16 («Les derniers seront les premiers»), ainsi que Mc 10, 31, Lc 13, 30, ou encore Jean 13, 4-5 et 12-15 (Jésus lavant les pieds à ses disciples), cité par DALARUN, Jacques. *Gouverner c'est servir. Essai de démocratie médiévale*. Paris: Alma éditeur, 2012, p. 18.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 398.

<sup>3</sup> DESHMAN, Robert. «The Exalted Servant: The Ruler Theology of the Prayerbook of Charles the Bald». *Viator*, 1980, vol. 11, pp. 385-432.

<sup>4</sup> Otton III: Pommersfelden, Graf von Schornborn'sche Schlossbibliothek, ms. 347, fols. 20v-21. La bibliographie sur ce manuscrit est abondante. Outre DESHMAN, «The Exalted Servant», pp. 307 sq. et 415-416, voir dernièrement Hauke, Hermann et Klemm, Elisabeth. *Das Gebetbuch Ottos III. Kommentar zur Faksimile-Edition der Handschrift Clm 30111 der Bayerischen Staatsbibliothek München*. Luzern: Faksimile Verlag, 2008, et SAURMA-JELTSCH, Lieselotte E. «Das Gebetbuch Ottos III. Dem Herrscher zur Ermahnung und Verheißung bis in die Ewigkeit». *Frühmittelalterliche Studien*, 2004, vol. 38, pp. 55-88.

## 1 HUMILIATIONS WISIGOTHIQUES

Dans le monde byzantin, c'est dès les v-vi<sup>e</sup> siècles que des souverains prosternés apparaissent dans l'iconographie<sup>5</sup>. Pour ce qui est du monde latin, il s'agit surtout d'une affaire carolingienne et les premiers monarques représentés en prière sont Charlemagne aux pieds de saint Pierre, puis Charles le Chauve et sans doute Louis le Germanique aux pieds du Christ en croix<sup>6</sup>. Qu'en est-il du monde hispanique? Quand voit-on apparaître pour la première fois un souverain pieux dans une attitude d'humiliation? Si l'on s'en tient aux images, c'est peut-être dans les années 1060 à San Millán de la Cogolla qu'un tel pas fut franchi. Nous verrons bientôt ce qui permet d'avancer une telle affirmation. Mais il a aussi existé des descriptions écrites de rois humiliés: il serait donc erroné de ne pas en tenir compte dans cette histoire. Remontons donc jusqu'aux premiers souverains hispaniques chrétiens et jusqu'à l'époque wisigothique. *L'ordo de celebrando concilio*, qui fixait le rituel à suivre lors des conciles, décrit la façon dont le roi s'agenouillait alors pour dire ses prières. Ce n'est qu'après s'être relevé qu'il se recommandait à celles des clercs<sup>7</sup>. On sait que les conciles du vii<sup>e</sup> siècle offraient une sorte d'instantané des rapports entre le souverain, la grande aristocratie laïque et l'institution ecclésiastique, ces deux dernières n'étant d'ailleurs pas toujours parfaitement différenciées<sup>8</sup>. Il arriva donc que le roi fût contraint de s'humilier publiquement devant d'autres que Dieu. Dans les actes de Tolède IV (633), Sisenand (631-636) est décrit «prosterné au sol devant les prêtres de Dieu», demandant leur intercession «dans les larmes et les gémissements»<sup>9</sup>. Dans ceux de Tolède XII (681), Ervige (680-687), «rempli par la grâce de l'humilité», demande en s'inclinant «les prières de tous les prêtres»<sup>10</sup>. Lors du concile de Tolède XV (688), Egica (687-702), «inclinant sa souveraineté»,

<sup>5</sup> Voir déjà GRABAR, André. *L'empereur dans l'art byzantin. Recherches sur l'art officiel de l'Empire d'Orient*. Paris: Les Belles Lettres, 1936, pp. 98 sq.

<sup>6</sup> Charlemagne aux pieds de saint Pierre: mosaïque disparue du *Triclinium* du Latran, sur lequel la bibliographie est immense (voir par exemple BELTING, Hans. «Die beiden Palastaulen Leos III. im Lateran und die Entstehung einer päpstlichen Programmkunst». *Frühmittelalterliche Studien*, 1978, vol. 12, pp. 55-83). Charles le Chauve: Munich, Residenz, Schatzkammer 4 WL, fols. 38v-39. Louis le Germanique (?): Berlin, Staatsbibliothek, Ms. lat. theol. 58, fol. 120.

<sup>7</sup> *Statim rex cum suis optimatibus ingreditur ad concilium et in primis corona sacerdotum post se dimissa, ad altare conversus ibi orationem dicit. Et humo prostratus atque inde se erigens et se ipsum commendat et alloquendo concilium ut iustissime agant, religiosa exhortatione ininuat*, éd. MUNIER, Charles. «*L'ordo de celebrando concilio wisigothique*». *Revue des Sciences Religieuses*, 1963, vol. 37, pp. 250-271, ici pp. 267-268.

<sup>8</sup> Voir la synthèse de SUNTRUP, Aloys. *Studien zur politischen Theologie im frühmittelalterlichen Okzident. Die Aussage konziliarer Texte des gallischen und iberischen Raumes*. Münster: Aschendorff, 2001 (Spanische Forschungen der Görresgesellschaft, 36).

<sup>9</sup> *Coram sacerdotibus Dei humo prostratus cum lacrymis et gemitibus pro se interveniendum Deo postulavit*, VIVES, José (éd.). *Concilios Visigóticos e Hispano-Romanos*. Madrid: Instituto Enrique Flórez, 1963, p. 186. L'expression *humo prostratus* est tirée de l'*Ordo de celebrando*, mais on comparera le *coram sacerdotibus Dei au corona sacerdotum post se dimissa* de l'*Ordo*.

<sup>10</sup> (...) *clarissimus princeps humilitatis gratia plenus et claro pietatis cultu conspicuus, qui nostro se coetui reclinem exhibens ac devotum in primis omnium sacerdotum se committit precibus adiuvanum*, VIVES (éd.), *Concilios Visigóticos*, Tolède XII, p. 380.

se recommande «prostré au sol aux prières des prêtres de Dieu»<sup>11</sup>. Enfin six ans plus tard, à Tolède XVII (694), il est décrit inclinant sagement la tête pour recevoir la bénédiction des évêques<sup>12</sup>.

## 2 ROIS PROSTERNÉS EN PÉNINSULE AU MOYEN ÂGE CENTRAL. LE RELIQUAIRE DE SAN MILLÁN

De cette possibilité pour le roi de se prosterner devant les clercs, il semble qu'il ne reste à peu près rien dans la Péninsule de l'après 711<sup>13</sup>. Les rois ne réunissent plus de conciles jusqu'au XI<sup>e</sup> siècle (une réalité souvent minorée lorsqu'on cherche à marquer la totale continuité entre l'époque wisigothique et l'époque asturienne, puis léonaise), et le premier diplôme connu après 711, montre précisément des clercs baisant les pieds du roi Silo<sup>14</sup>. Quant aux enluminures (essentiellement celles des *codices Albeldensis* et *Æmiliensis* à la fin du X<sup>e</sup> siècle), elles nous montrent des souverains debout, dans une attitude qui ne doit rien à l'humiliation ou à la dévotion<sup>15</sup>. Les rois semblent alors tout puissants face à leurs évêques, et il n'est pas inutile de rappeler que dans le récit des événements qui permirent le «salut de l'Espagne», la *Chronique d'Alphonse III* (866-910) met en scène un évêque traître à l'Église, Oppa, et un roi, Pélagie, qui cite les psaumes en appelant à l'union des chrétiens<sup>16</sup>. Les rois affirment alors une souveraineté absolue sur «leur» Église, et ils semblent tellement absorbés par leurs tâches guerrières qu'ils ne sont jamais représentés en prière. Avant le règne de Ferdinand I<sup>er</sup> (1037-1065), on ne connaît d'ailleurs pas de livres de prière royaux. Il semble donc impossible de ne pas considérer les premières images de souverains dévots et prosternés, aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles donc, comme un véritable tournant. L'image d'Alphonse II (791-842) en prière devant un autel qui rappelle l'*arca sancta* d'Oviedo, dans le célèbre *Liber testamentorum* de la cathédrale de cette ville, est

<sup>11</sup> (...) *Egica princeps placida devotionis arce sublimis et cernua culminis reclinacione laudabilis, qui que in medio pontificum positus humoque prostratus sacerdotum Dei se commendat orationibus*, VIVES (éd.), *Concilios Visigóticos*, p. 449. Là encore, on comparera le *in medio pontificum positus* au *corona sacerdotum post se dimissa* de l'*Ordo*.

<sup>12</sup> (...) *in medio nostri consistens, inclitum caput reclinans, sese a nobis benedici poposcit*, VIVES (éd.), *Concilios Visigóticos*, p. 522.

<sup>13</sup> Je laisse volontairement de côté ce passage de la *Vita sancti Ildefonsi* (BHL 3919) qui montre le roi Réceswinthe supplier Ildephonse car le texte est de datation difficile. Il serait écrit au XI<sup>e</sup> siècle dans un milieu clunisien selon YARZA URQUIOLA, Valeriano. «La *Vita vel gesta sancti Ildefonsi* de Ps. Eladio. Estudio, edición crítica y traducción». *Veieia*, 2006, vol. 23, pp. 279-325.

<sup>14</sup> *Ad fratres et servos Dei Petri presbiteri (...) vel quem Deus ibi adduxerit, qui a nobis pedes osculaverit sunt (= osculaverunt) ipsi servi Dei*, FLORIANO CUMBREÑO, Antonio C. *Diplomática española del periodo astur. Estudio de las fuentes documentales del reino de Asturias (718-910)*. 3 vols. Oviedo: Instituto de Estudios Asturianos, 1949-1951, vol. I, n.º 9, p. 67.

<sup>15</sup> Sur ces deux manuscrits, voir en particulier SILVA Y VERÁSTEGUI, Soledad de. *Iconografía del siglo X en el reino de Pamplona-Nájera*. Pamplona: Diputación Foral de Navarra, 1984, et le facsimilé du *Codex Albeldensis* accompagné d'un volume d'études: *Codex Conciliorum Albeldensis seu Vigilanus*. 2 vols. (1: Facsimile. 2: *El Códice Albeldense*, 976). Madrid: Testimonio Compañía Editorial, 2000.

<sup>16</sup> Voir sur ce point LINEHAN, Peter. *History and the Historians of Medieval Spain*. Oxford: Clarendon Press, 1993, pp. 95 sq.

célèbre<sup>17</sup>. Elle est sans doute légèrement postérieure à cette fresque du «panthéon» de Saint-Isidore de León qui représente le roi Ferdinand I<sup>er</sup> et la reine Sancha agenouillés au pied de la croix<sup>18</sup>. Mais ces images, régulièrement reproduites et souvent commentées, ont été précédées par celles du roi Sancho Garcés IV, «el de Peñalén» (1054-1076), et de son épouse Placencia, sur le reliquaire de San Millán de la Cogolla.

L'«arca antigua» de San Millán n'est pas seulement l'un des reliquaires les plus célèbres du Moyen Âge hispanique, c'est aussi l'un des plus riches de l'Europe latine au cours du Moyen Âge central. S'il est bien connu et s'il a fait l'objet d'études approfondies, il reste cependant sous-utilisé hors de la péninsule Ibérique<sup>19</sup>. La description qu'en a laissé le bénédictin Prudencio de Sandoval († 1620), évêque de Pampelune à partir de 1612, permet de dénombrer au total plus de 115 figures, dont certaines ont il est vrai disparu<sup>20</sup>. Beaucoup d'entre elles illustrent sur de grandes plaques d'ivoire la vie du saint telle qu'elle avait été narrée au VII<sup>e</sup> siècle par Braulion de Saragosse. Il n'est pas certain qu'un autre reliquaire roman puisse prétendre à une telle richesse. La date de sa réalisation ne va pas sans problèmes. 1076, date de la mort de Sancho Garcés IV, de la disparition momentanée du royaume de Navarre et du passage de la Rioja sous la

<sup>17</sup> Sur les enluminures du *Liber testamentorum*, voir YARZA, Joaquín. «Las miniaturas del Libro de los Testamentos», dans *Liber Testamentorum Ecclesiae Ovetensis*. Barcelona: Moleiro, 1995 (volume accompagnant le facsimilé), pp. 147-230. Ont disparu les enluminures représentant Ramire II au folio 39v, Ferdinand I<sup>er</sup> au folio 59v et Alphonse VI au folio 73v. On ne peut donc savoir si l'un d'eux était représenté en prière.

<sup>18</sup> Voir MARTIN, Theresé. *Queen as king. Politics and Architectural Propaganda in Twelfth-Century Spain*. Leiden: Brill, 2006 (The Medieval and Early Modern World, 30).

<sup>19</sup> Le reliquaire de San Millán est fréquemment répertorié dans les catalogues d'exposition espagnols, ainsi BANGO TORVISO, Isidro (éd.). *Maravillas de la España medieval. Tesoro sagrado y monarquía*. 2 vols. Valladolid: Junta de Castilla y León, 2001, vol. I, pp. 393-398 (Marta Poza Yagüe). On trouvera un état de la question dans MOYA VALGAÑÓN, José Gabriel. «Arca relicario de San Millán», dans GARCÍA GUINEA, Miguel Ángel et PÉREZ GONZÁLEZ, José María. *Enciclopedia del Románico en la Rioja*. Aguilar de Campoo: Fundación Santa María la Real, 2008, vol. II, pp. 600-617. La seule monographie scientifique consacrée à l'arca antigua est celle de HARRIS, Julie Ann. *The Arca of San Millán de la Cogolla, and its ivories (Spain)*. University of Pittsburgh, 1989 (PHD), restée inédite à ce jour. L'auteur en a donné la teneur dans «Culto y narrativa en los marfiles de San Millán de la Cogolla». *Boletín del Museo Arqueológico Nacional*, 1991, vol. LX/1 et 2, pp. 69-85 et dans deux notices du catalogue *The Art of Medieval Spain, a. D. 500-1200*. New York, 1993. Voir aussi FRANCO MATA, María Ángela. «La eboraria de los reinos hispánicos durante los siglos XI y XII». *Codex Aquilarensis*, 1998, vol. 13, pp. 143-166 et BANGO TORVISO, Isidro G. «San Millán. ¡Quien narrara su vida! ¡Quien abrazara su cuerpo!», dans BANGO TORVISO, Isidro (éd.). *La edad de un reyno. Las encrucijadas de la Corona y la diócesis de Pamplona. Sancho el Mayor y sus herederos. El linaje que europeizó los reinos hispanos*. Pamplona: Fundación para la Conservación del Patrimonio Histórico de Navarra, 2006, pp. 297-351. On ne trouve en revanche aucune mention du reliquaire de San Millán dans des catalogues ou des livres pourtant importants tels que LEGNER, Anton (éd.). *Ornamenta Ecclesiae. Kunst und Künstler der Romanik*. 3 vols. Köln: Schnütgen-Museum der Stadt Köln, 1985; ANGENENDT, Arnold. *Heilige und Reliquien. Die Geschichte ihres Kultes vom frühen Christentum bis zur Gegenwart*. München: C. H. Beck, 1994; LEGNER, Anton. *Reliquien in Kunst und Kult, zwischen Antike und Aufklärung*. Darmstadt: Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1995; *Treasures of Heaven. Saints, Relics and Devotion in Medieval Europe*. New Haven-Londres: Yale University Press, 2010; HAHN, Cynthia. *Strange Neauty. Issues in the Making and Meaning of Reliquaries, 400-circa 1204*. University Park: The Pennsylvania State University Press, 2012.

<sup>20</sup> SANDOVAL, Prudencio de. *Primera parte de las fundaciones de los monesterios del glorioso Padre San Benito*. En Madrid: por Luis Sánchez, 1601, partie «Monasterio santo y real de San Millan de la Cogolla», fols. 23v-27v.

domination d'Alphonse VI, offre un terminus *ante quem* puisque le reliquaire offrait une représentation du roi qui aurait difficilement pu être réalisée après sa mort. Son épouse Placencia était quant à elle donnée comme décédée par une inscription. Or elle apparaît encore en vie dans un document que l'on a parfois daté de 1088, alors que le reliquaire ne peut théoriquement être postérieur à 1076<sup>21</sup>. Il faut donc commencer par résoudre cette apparente contradiction avant d'examiner les figures qui nous intéressent.

Fort maltraité par les troupes napoléoniennes, le reliquaire de San Millán se trouve aujourd'hui divisé entre son monastère d'origine, le Metropolitan Museum of Art de New York, le Boston Museum of Fine Arts, le musée Dumbarton Oaks de Washington, le Museo Nazionale de Florence, le musée de l'Ermitage de Saint-Petersbourg et, avant sa destruction en 1944, le Berlin Staatliche Museum. Plusieurs figures ont disparu, dont celles du roi Sancho Garcés et de la reine Placencia. Il s'agissait d'images d'or en trois dimensions dont on peut malheureusement penser qu'elles furent fondues, ce qui expliquerait leur disparition en même que toutes les statuettes du même type alors que la plupart des plaques d'ivoire ont été conservées. La description du reliquaire effectuée par Sandoval en 1601 est accompagnée d'une retranscription des nombreuses inscriptions. Celle qui concerne le roi Sancho Garcés IV est ainsi donnée:

«(...) la otra del Rey don Sancho puesto de rodillas, con un letrero de marfil, y letras Goticas, que dize: SANCCIUS REX SUPRADICTUS»<sup>22</sup>.

La figure représentant la reine était selon Sandoval accompagnée de quatre mots:

«La otra figura es de la Reyna dona Placencia muger deste Rey, con un letrero de marfil encima, que dize: DIUAE MEMORIAE PLACENTIAE REGINAE»<sup>23</sup>.

Le savant bénédictin précise que l'inscription consacrée à Sancho Garcés était en caractères «gothiques», par conséquent caractéristiques de l'ancienne écriture hispanique progressivement remplacée par la minuscule caroline à la fin du XI<sup>e</sup> siècle. Il ne le dit pas pour la reine, mais il précise en revanche que pour celle-ci l'inscription était placée au-dessus de la figure («encima»), ce qui n'était sans doute pas le cas pour le roi et pourrait indiquer une retouche postérieure. L'inscription (en ivoire) consacrée à la reine, peut-être tombée, fut sans doute remplacée après sa mort. L'écriture utilisée aurait alors été

<sup>21</sup> Le document est daté dans le «Becerro Galicano» de San Millán du 14 avril 1128, mais cette date n'est pas possible (en particulier en raison de la présence de Placencia, mais aussi de celle de l'abbé Blaise). LEDESMA RUBIO, María Luisa. *Cartulario de San Millán de la Cogolla (1076-1200)*. Zaragoza: Anubar, 1989, n.° 170, pp. 120-121, propose en l'argumentant la date de 1088. L'archiviste Plácido Romero à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle (colección Minguella, Archivo de San Millán, n.° 258) et SERRANO, Luciano. *Cartulario de San Millán de la Cogolla*. Madrid: Centro de Estudios Históricos, 1930, n.° 234<sup>bis</sup>, p. 241, donnent la date de 1077. Celle de GARCÍA ANDREVA, Fernando. *El Becerro Galicano de San Millán de la Cogolla. Edición y estudio*. Logroño: Cilengua, 2011, p. 476, conserve celle de 1128, qui est impossible. On peut consulter l'édition en ligne, qui reprend la transcription de García Andrevá et penche pour la date de 1088: *Becerro Galicano Digital* [n.° 231] ([www.ehu.es/galicano/idX](http://www.ehu.es/galicano/idX); consultation le 16-03-2015).

<sup>22</sup> SANDOVAL, *Primera parte*, fol. 27, col. 1.

<sup>23</sup> *Ibid.*

différente de celle qui avait permis de caractériser son époux, le seul pour lequel il soit fait mention de caractères «gothiques». Dans cette hypothèse, la précision *divae memoriae* ne doit pas être retenue parmi les éléments permettant de dater le reliquaire. Quelle que soit la date de la mort de Placencia, celui-ci peut donc selon nous continuer à être considéré comme antérieur à 1076 et à la disparition de Sancho Garcés IV. L'interprétation qui en fait un objet de propagande pour la dynastie navarraise dans le contexte d'une lutte d'influence avec la Castille d'Alphonse VI doit être conservée.

### 3 UN ORACLE SIBYLLIN POUR LES ROIS DE NAVARRE

Les deux souverains en prière n'apparaissent pas sur le reliquaire en un endroit anodin. Ils se trouvaient sur l'un des petits côtés, dit «frontispice D», dominés par la figure en ivoire d'un grand Christ en majesté (conservé). Selon Sandoval, celui-ci était entouré du tétramorphe et de quatre statues d'or représentant le roi, la reine et deux anges. Au-dessus de l'ensemble se trouvait l'agneau de Dieu adoré par les figures de deux moines: l'abbé Blaise, commanditaire de l'œuvre, et Muño, scribe qualifié de *politor*. Une inscription que Sandoval décrit comme «noir sur or» courait tout autour du frontispice. En voici la retranscription. Nous expliquerons dans les lignes qui suivent pourquoi nous la considérons incomplète, voire fautive, et nous en proposerons une lecture quelque peu différente.

PER SECLA FUTURUS  
SCILICET IN CARNE PRAESENS UT IUDICET ORBEM  
UNDE DEUM CERNENTI CREDULUS ATQUE FIDELIS  
ET CORAM HIC DOMINO REYES SISTENTUR<sup>24</sup>

On s'est jusqu'à maintenant contenté de citer ces hexamètres sans en mentionner l'origine. Or comme l'avait déjà remarqué Robert Favreau dans une simple phrase malheureusement passée inaperçue, ils sont tous les quatre tirés du *Chant de la Sibylle*<sup>25</sup>. Cette célèbre pièce, souvent appelée, d'après les deux premiers mots, *Iudicii signum*, est un oracle sibyllin d'origine antique, composé en grec et rapidement traduit en latin sous la forme d'un poème acrostiche (comme son modèle). Augustin retranscrit cette version latine dans la *Cité de Dieu*, mais c'est un sermon du Pseudo Augustin, désormais attribué à son ami Quodvultdeus, qui assura son succès<sup>26</sup>. Les vers du *Iudicii signum* étaient

<sup>24</sup> *Ibid.*, fol. 27, col. 2.

<sup>25</sup> FAVREAU, Robert. «Le corpus des inscriptions de la France médiévale», dans KLOOS, Rudolf M. *Fachtagung für lateinische Epigraphik des Mittelalters und der Neuzeit*. Kallmünz: Michael Lassleben, 1982, pp. 61-72, repris dans FAVREAU, Robert. *Études d'épigraphie médiévale*. Limoges: Presses Universitaires de Limoges, 1995, ici pp. 120-121.

<sup>26</sup> AUGUSTIN. *De civitate Dei*, XVIII, 23, éd. B. Dombart et A. Kalb. Turnhout: Brepols, 1955 (CC SL, 48), pp. 613-614. QUODVULTDEUS. *Contra Iudaeos*, XVI, 3, pp. 248-249, éd. R. Braun, *Opera Quodvultdeo Carthaginensi episcopo tributa*. Turnhout: Brepols, 1976 (CC SL60), pp. 248-249. Sur les traductions latines et la diffusion médiévale des oracles sibyllins, voir BISCHOFF, Bernhard. «Lateinische Übersetzungen und Bearbeitungen aus den *Oracula Sibyllina*», dans *Mélanges Joseph De Ghellinck S. J.* Gembloux: Editions



bien connus au Moyen Âge. Ils circulèrent sous diverses formes et furent utilisés à de nombreuses reprises, parfois dans un contexte politique<sup>27</sup>. Ils apparaissent en péninsule Ibérique, dès le x<sup>e</sup> siècle, dans un homélaire de Smaragde originaire du monastère castillan de Valeránica copié par le célèbre Florentius<sup>28</sup>. Des neumes aquitains furent ajoutés ultérieurement au texte. D'autres manuscrits, en Catalogne et au nord des Pyrénées, montrent qu'à l'époque où fut fabriqué le reliquaire, le *Iudicii signum* était bien connu<sup>29</sup>.

Le texte de l'inscription de San Millán a cependant été copié dans une perspective propre au contexte local et à l'iconographie du frontispice D. Les trois premiers vers du poème (vers 2-4 dans les manuscrits) décrivent l'avènement d'un roi qui viendra juger les hommes à la fin des temps. Le premier (n.° 2 dans les manuscrits) est tronqué de son début dans la retranscription de Sandoval, alors que les deux derniers mots manquent au quatrième. Or il est presque certain que les parties manquantes figuraient bien sur l'inscription mais qu'elles avaient déjà disparu à l'époque de Sandoval. Tel quel en effet, le premier vers (*Per secla futurus*) n'a guère de sens<sup>30</sup>. D'autre part, le fait que les parties manquantes se trouvent au début du premier vers et à la fin du dernier indique vraisemblablement une seule et même lacune: Sandoval précise que l'inscription courait tout autour du frontispice («en el cerco de todo este frontispicio»), le début et la fin du poème se touchaient donc et c'est ce qui explique leur disparition commune. Le quatrième vers, qui fait allusion à la future comparution des rois devant Dieu, se trouvait beaucoup plus

---

J. Duculot, 1951, pp. 121-147, repris dans Id. *Mittelalterliche Studien. Ausgewählte Aufsätze zur Schriftkunde und Literaturgeschichte*. Stuttgart: Hiersemann, 1966, vol. I, pp. 150-171. Sur le poème d'Augustin et sa postérité jusqu'au Moyen Âge, avant tout RÖSSL, Jean-Michel. «Augustin, les sibylles et les oracles sibyllins», dans FUX, Pierre Yves; RÖSSL, Jean-Michel et WERMELINGER, Otto (éds.). *Augustinus Afer*. Fribourg: Academic Press, 2003 (Paradosis 45/1), pp. 263-286. Au Moyen Âge le *Iudicii signum* a joué un rôle très important à la fois dans la liturgie de Noël (il était lu) et dans la naissance du théâtre religieux. Il fut mis en scène jusqu'à une époque avancée et beaucoup de manuscrits le présentent neumé. On remontera le cours de la bibliographie grâce à COLETTE, Marie-Noëlle. «Le chant de la Sibylle. Composition, transmission et interprétation», dans BOUQUET, Monique et MORZADEC, Françoise. *La Sibylle. Parole et représentation*. Rennes: Presses Universitaires de Rennes, 2004, pp. 165-176. Voir aussi, pour une mise en perspective de travaux récents, RÖSSL, Jean-Michel. «Vies et métamorphoses de la Sibylle. Notes critiques». *Revue de l'Histoire des Religions*, 2007, vol. 224/2, pp. 253-271.

<sup>27</sup> Pour le monde capétien: BROWN, Elizabeth A. R. «La notion de légitimité et de prophétie à la cour de Philippe Auguste», dans BAUTIER, Robert-Henri (éd.). *La France de Philippe Auguste. Le temps des mutations*. Paris: Éditions du CNRS, 1982, pp. 79-110, ici p. 107; PYSIAK, Jerzy. «Philippe Auguste. Un roi de la fin des temps?». *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 2002, vol. 57, pp. 1165 à 1190, ici pp. 1183-1184; BOZÓKY, Edina. *La politique des reliques, de Constantin à saint Louis*. Paris: Beauchesne Éditeur, 2006, pp. 156-157.

<sup>28</sup> Cordoue, Archivo Capitular, ms. 1, fol. 69b. Voir la notice (et reproduction) de Maricarmen Gómez et Susana Zapke dans ZAPKE, Susana (dir.). *Hispania vetus. Manuscritos litúrgico-musicales de los orígenes visigóticos a la transición francorromana (siglos IX-XII)*. Bilbao: Fundación BBVA, 2007, pp. 372-373.

<sup>29</sup> Parmi les autres manuscrits, citons Barcelone, Arxiu de la Corona d'Arago, Ripoll 106, fol. 92v (x<sup>e</sup> s.); BNF, lat. 1154 (Saint-Martial de Limoges); BNF lat. 16819 (Compiègne); The Guild of Saint-George, Sheffield Galleries and Museum Trust, Sheffield, ms. 31 (x<sup>e</sup> siècle, nord de la péninsule Ibérique). Voir GÓMEZ, Maricarmen. «Del *Iudicii signum* al Canto de la Sibila: primeros testimonios», dans ZAPKE, *Hispania vetus*, pp. 159-173.

<sup>30</sup> Sandoval donne d'ailleurs *in secla futurus* en justifiant le vers à droite, ce qui laisse clairement entendre qu'il était conscient d'un manque.

loin dans le poème acrostiche (il était le vingt-sixième), mais sur le reliquaire, il a été accolé aux précédents. Le texte peut donc être rétabli de la façon suivante:

Retranscription de Sandoval	Proposition de reconstitution
[...] PER SECLA FUTURUS SCILICET IN CARNE PRAESENS UT IUDICET ORBEM UNDE DEUM CERNENTI CREDULUS ATQUE FIDELIS ET CORAM HIC DOMINO REYES SISTENTUR [...]	[DE CELO ADUENIT REX <sup>31</sup> ] PER SECLA FUTURUS SCILICET IN CARNE PRAESENS UT IUDICET ORBEM UNDE DEUM CERNENT INCREDULUS <sup>32</sup> ATQUE FIDELIS ET CORAM HIC DOMINO REGES <sup>33</sup> SISTENTUR [AD UNUM <sup>34</sup> ]

Soit:

[Du ciel viendra le roi] qui règnera dans les siècles  
Présent dans sa chair pour juger la terre  
C'est pourquoi l'incrédule et le fidèle verront Dieu  
Et là devant le Seigneur les rois comparaitront [ensemble]<sup>35</sup>

Le fait que le second vers propose *in carne* et non *carnem*, comme dans le texte d'Augustin, indique que les promoteurs du reliquaire dépendaient du sermon de Quodvultdeus et non du texte de la *Cité de Dieu*, ou bien encore, plus vraisemblablement, d'un modèle intermédiaire<sup>36</sup>. La juxtaposition du vers 26 du poème acrostiche (ici 4) avec les vers 2-4 (ici 1-3) est passionnante. Elle est à l'évidence soigneusement pensée puisque ce vers consacré aux rois, accompagne la représentation des deux souverains navarrais. Dans le poème qui sert de modèle à l'inscription, la mention que les rois seraient appelés à comparaître était un vers parmi vingt-sept. Elle suivait la description de la fin du monde, lorsque le feu consumerait les continents et la mer, lorsque l'éclat du soleil disparaîtrait et lorsqu'enfin la terre brisée périrait. Il s'agissait de décrire une catastrophe de dimensions cosmiques, la mention des rois signifiant que les plus puissants devraient rendre des comptes aussi bien que les autres hommes. Sur le reliquaire, le vers consacré aux *reges* de la terre occupe un quart du texte. La description de l'écroulement du monde a disparu et l'avertissement de la future comparution des souverains devant Dieu (qui a effectivement lieu sur le reliquaire lorsqu'ils apparaissent sous le Christ en majesté) suit le rappel que les incrédules et les fidèles seront présentés à Dieu lors du Jugement. Le poème faisait allusion de façon générale aux rois, mais ceux-ci sont désormais actualisés et personnalisés par la représentation de Sancho Garcès et de son épouse. Le couple royal est en même temps intégré au groupe des *fideles*.

<sup>31</sup> De celo ... rex] deest Sandoval. Il s'agit du début de l'hexamètre sibyllin.

<sup>32</sup> Sandoval a compris *cernenti puis credulus*. Le texte de la Sibylle donne *cernent incredulus*. Il faut donc vraisemblablement rattacher le *i* à *credulus*, avec peut-être une tilde que n'a pas notée Sandoval.

<sup>33</sup> Reyes] Sandoval.

<sup>34</sup> Ad unum] deest Sandoval. Ces mots figurent à la fin du vers 26 de l'hexamètre sibyllin.

<sup>35</sup> Je m'inspire (en l'adaptant car le texte n'est pas exactement celui d'Augustin) de la traduction donnée par G. Combès dans la *Bibliothèque augustiniennne*, vol. 36, Paris, 1960, p. 555 et reprise par RÖSSL, «Augustin, les sibylles et les oracles sibyllins», pp. 269-270.

<sup>36</sup> Texte d'Augustin: *Scilicet ut carnem praesens, ut iudicet orbem* (trad. Combès: «pour en personne juger la chair et la terre»).

Représentés en prière, ils deviennent même les premiers d'entre eux. La décision de faire suivre les vers 2-4 du vers 26 permettait par ailleurs une sorte de télescopage riche de sens. Le quatrain recomposé pour l'occasion commence en effet par la mention du roi appelé à régner à la fin des temps, et il se termine par celle des rois de la terre, qui se voient signifier leur prochaine comparution devant Dieu. Bien mieux que l'oracle sibyllin, le montage de quatre vers qui en est extrait met côté à côté le roi des derniers temps et les rois du temps présent, un contraste qui permettait de rappeler à ces derniers la précarité de leur condition.

#### 4 REX SUPPLICANS

Revenons maintenant sur la description des deux souverains donnée par Sandoval. Nous avons vu que le roi Sancho Garcés était représenté agenouillé. Rien n'est dit de la position de la reine. Nous savons également que l'inscription relative à celle-ci fut peut-être rajoutée ultérieurement. Celle qui concerne le roi est quant à elle assez mystérieuse: *Rex supradictus*, soit «le roi susdit». Cette formule aurait un sens dans un texte, elle n'en a pas sur un reliquaire. Il est une explication très simple à cette anomalie: Sandoval a sans doute mal développé une abréviation qui, selon toute probabilité, était un SPS surmonté d'une tilde. Cette solution fut proposée par le père Plácido Romero, archiviste de San Millán, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, et elle a depuis été reprise par Joaquín Peña<sup>37</sup>. Romero proposait de lire SUPPETIENS à la place de SUPRADICTUS, soit un participe présent mal formé (*suppetiens* pour *suppetians*) du verbe *suppetior* («prêter assistance, apporter son aide»). Le sens réel de l'inscription aurait donc été: «Le roi prêtant assistance». Cette proposition peine à convaincre. En effet, rien dans la description de Sandoval n'indique que le roi ou la reine aient été représentés en train de présenter une offrande. Ils n'apparaissent d'ailleurs pas prosternés devant le saint ou l'abbé du monastère, mais devant le Christ en majesté. De toute évidence, ils ne lui portaient pas assistance. Une telle solution obligerait par ailleurs à imaginer un participe mal formé, ce qui sans être impossible complique un peu plus la situation. Or il est une autre possibilité, beaucoup plus simple et selon nous beaucoup plus vraisemblable. Sur le même frontispice était en effet représenté le scribe Muño (responsable des inscriptions du reliquaire?) et l'abbé Blaise, prosternés devant le Christ. Ces deux figures d'ivoire ont été conservées<sup>38</sup>. Celle de Muño est accompagnée de l'inscription MUNIO SCRIBA POLITOR SUPPLEX, soit «Muño, scribe soigneux, suppliant». *Supplicare* est un verbe répandu qui permet de désigner sans ambiguïté l'attitude d'un personnage en prière, humble et soumis, désireux de se concilier les faveurs de Dieu et de ses saints. Le SPS de la légende consacrée à Sancho Garcés, représenté lui aussi dans une attitude de dévotion prononcée, devait donc être l'abréviation de SUPPLICANS. Le roi suppliait Dieu.

Sandoval ne décrit pas l'attitude de la reine Placencia. Il y a cependant de grandes probabilités pour que celle-ci ait également été représentée dans une attitude de prière,

<sup>37</sup> PEÑA, Joaquín. *Los marfiles de San Millán de la Cogolla*. Logroño: Ed. Ochoa, 1978, p. 38.

<sup>38</sup> Les figures de Blaise et de Munio sont aujourd'hui à San Millán. L'agneau de Dieu a disparu, le Christ en majesté est à Dumbarton Oaks.

sans doute agenouillée comme son époux. Selon Sandoval, le frontispice D comportait quatre figures humaines. L'abbé Blaise et le scribe Muño, sculptés en ivoire, se trouvaient sous l'agneau de Dieu qui couronnait ce côté du reliquaire. Ils étaient prosternés. Sanche Garcés et son épouse, sculptés dans le métal, se trouvaient sous le Christ en majesté. L'attitude de ces quatre personnages nous est connue dans trois cas sur quatre: c'est la prosternation pour les deux moines, l'agenouillement pour le roi. On ne voit pas pourquoi la reine aurait été en reste. Le couple royal entretenant, jusqu'à un certain point au moins, un rapport de symétrie avec celui des moines, les hommes et les femmes étant par ailleurs, normalement, représentés dans la même position quand ils forment un couple, Placencia devait aussi être agenouillée.

## 5 UN TOURNANT NAVARRAIS ET LÉONAIS

Ainsi, plusieurs décennies avant la crucifixion du panthéon royal de Saint-Isidore et le *Liber testamentorum* d'Oviedo, les rois navarrais avaient été représentés dans une position de soumission et de prière, alors qu'un texte classique, celui de l'oracle sibyllin, situait leur attitude dans une perspective eschatologique. C'était là une innovation de première importance pour les territoires ibériques, innovation qui allait contre la tradition de représenter le roi debout, muni des attributs de sa souveraineté. On doit voir là le signe d'une évolution profonde des rapports entre l'Église et le pouvoir royal qui ne peut être dissociée des bouleversements culturels et religieux entraînés par l'arrivée régulière et parfois massive de clercs ultra-pyrénéens. Cette histoire est relativement bien connue et n'a pas à être retracée ici<sup>39</sup>. Qu'il suffise de rappeler que Sanche III (1004-1035) et ses descendants, que ce soit dans le royaume de León, dans celui de Navarre ou dans celui d'Aragon, s'étaient tournés vers les structures ecclésiales et monastiques romaines, représentées prioritairement par celles de l'Église ultra-pyrénéenne, afin de réformer les églises et les monastères de leurs territoires. On sait comment cette histoire entraîna plus tard, sous Alphonse VI, l'abandon de la liturgie hispanique et d'un certain nombre de traditions spécifiques à la péninsule. Sancho Garcés IV et son épouse jouèrent assurément un rôle dans cette histoire. Il n'y a rien là de surprenant, tant la dynastie navarraise apparaît intimement liée à l'ensemble du processus. Après Sanche III, grand admirateur du monachisme clunisien, il faudrait reprendre le dossier du père de Sancho Garcés, García, dont on sait qu'il fut en contact avec Odilon de Cluny<sup>40</sup>. Il conviendrait aussi de réexaminer soigneusement l'acte de fondation de l'église de Santa María de Nájera (1052), particulièrement tel qu'il a été transmis par un acte richement enluminé à propos duquel il n'existe pas d'étude approfondie récente<sup>41</sup>. La mère de Sancho Garcés IV, Stéphanie, y

<sup>39</sup> Voir la synthèse de AYALA MARTÍNEZ, Carlos de, *Sacerdocio y reino en la España altomedieval. Iglesia y poder político en el occidente peninsular, siglos VII-XII*. Madrid: Sílex, 2008, ici pp. 259-293.

<sup>40</sup> PL 142, col. 942 B (lettre d'Odilon à Sanche pour lui demander une aide financière).

<sup>41</sup> Le texte de la chartre de fondation existe en deux versions, une longue et une brève. Le texte long est généralement tenu pour une version supplémentée au XII<sup>e</sup> siècle, ce qui disqualifie aussi le parchemin enluminé qui se donne comme légèrement postérieur aux événements (il inclut la confirmation de 1056). Cette construction nous semble susceptible d'être au moins partiellement remise en cause, mais ce n'est pas ici le lieu

est représentée, de même que son époux, tournée vers la Vierge. Cette reine peu connue mérite que l'on s'arrête un instant sur elle. Fille du comte Raymond Borrell de Barcelone et d'Ermessende de Carcassonne, Stéphanie avait été mariée en premières noces au normand Roger de Tosny, très actif dans la lutte contre les musulmans d'Espagne. Elle peut donc être considérée comme un condensé des courants d'échange alors si vifs entre le nord et le sud des Pyrénées, mais aussi entre l'Est et l'Ouest de la péninsule<sup>42</sup>. Il est par ailleurs impossible de ne pas rapprocher ce qui se passait en Navarre de ce qui survenait à León à la même époque. Si Ferdinand I<sup>er</sup>, oncle de Sancho Garcès, et son épouse Sancha, n'ont pas, que l'on sache, été représentés en prière de leur vivant, ils ont fait copier deux livres de prière royaux qui en disent long sur leur volonté d'apparaître eux aussi comme des souverains pieux<sup>43</sup>. Or dans le *Liber diurnus* (1055), Sancha est représentée de la même façon que Stéphanie, épouse de García et mère de Sancho Garcès, sur la charte de fondation de Nájera. La ressemblance entre les deux figures est telle qu'on a émis l'hypothèse d'un même enlumineur, présent d'abord à León puis en Navarre<sup>44</sup>. D'autre part en 1063, l'arrivée des reliques d'Isidore de Séville dans la capitale léonaise permit à Ferdinand et à Sancha d'apparaître en position d'humiliation raisonnée devant l'Église. L'hagiographe responsable du récit de la translation rapporte en effet que le jour de la dédicace de la nouvelle église, Ferdinand avait déposé son habit royal et servait lui-même, à la façon d'un domestique, les *viri religiosi* assemblés pour le repas. Quant à la reine et

---

de le faire. Dernière édition: CANTERA MONTENEGRO, Margarita. *Colección documental de Santa María de Nájera. Tomo 1 (siglos X-XIV)*. San Sebastián: Eusko Ikaskuntza, 1991 (Fuentes documentales medievales del País Vasco, 35), n.º 10, pp. 17-22. La copie enluminée de la charte, dont il est ici question, se trouve aujourd'hui à la Real Academia de la Historia de Madrid, N.º inv. 290. Les historiens de l'art considèrent généralement le document de la Real Academia de la Historia comme caractéristique de l'enluminure romane au milieu du XI<sup>e</sup> siècle: cf. SILVA Y VERÁSTEGUI, Soledad de. «La miniatura románica», dans MOYA VALGAÑÓN, José Gabriel (éd.). *Historia del arte en la Rioja. II. Alta Edad Media. Románico y Gótico*. Logroño: Fundación Caja Rioja, 2006, pp. 215-231, ici p. 215-216; SÁENZ RODRÍGUEZ, Minerva. «Monasterio de Santa María la Real», dans *Enciclopedia del Románico en la Rioja*, vol. II, pp. 461-477, ici p. 476. Tout ce dossier mérite une étude à nouveaux frais. Les reproductions de ce document sont rares et de mauvaise qualité: voir Almagro Gorbea, Martín (éd.). *Tesoros de la Real Academia de la Historia*. Madrid: Real Academia de la Historia, 2002, n.º 243, p. 324.

<sup>42</sup> Stéphanie est souvent présentée par erreur comme fille du comte de Foix. Pour rétablir sa généalogie, voir AURELL, Martin. *Les noces du comte. Mariage et pouvoir en Catalogne (785-1213)*. Paris: Publications de la Sorbonne, 1995, pp. 56-57.

<sup>43</sup> C'est dom FÉROTIN, «Deux manuscrits wisigothiques de la bibliothèque de Ferdinand I<sup>er</sup>, roi de Castille et de León». *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 1901, vol. 62, pp. 374-387, qui a le premier attiré l'attention sur ces deux manuscrits. Le *Liber diurnus* de Ferdinand est conservé à la Bibliothèque universitaire de l'université de Santiago, ms. 609 (Ms. Res. 1). Il a fait l'objet d'un facsimilé accompagné d'un volume d'études: *Libro de Horas de Fernando I de León. Edición facsímil de manuscrito 609 (Res. 1) da Biblioteca universitaria de Santiago de Compostela. Estudios de M. C. Díaz y Díaz e S. Moralejo*. Santiago de Compostela: Xunta de Galicia, 1995 (Scriptorium, 8). Le *Liber Cantorum et Horarum* de Sancha (Salamanque, Biblioteca General Universitaria, ms. 2668) a récemment fait l'objet d'une étude détaillée de PICK, Lucy K. «Liturgical Renewal in two Eleventh-Century Royal Spanish Prayerbooks». *Traditio*, 2011, vol. 66, pp. 27-66. Ne partageant pas toutes les conclusions de ce beau travail, je compte revenir bientôt sur la dimension clunisienne des ajouts effectués au *Liber*, à mon sens du vivant Sancha.

<sup>44</sup> PERRIER, Danièle. «Die spanische Kleinkunst des 11. Jahrhunderts». *Aachener Kunstblätter*, 1984, vol. 52, pp. 30-150, ici pp. 73-79. La ressemblance est également notée par SILVA Y VERÁSTEGUI, «La miniatura románica», et par SÁENZ RODRÍGUEZ, «Monasterio de Santa María la Real».

à ses enfants, ils s'occupaient du reste de l'assistance *more servulorum*, leur dispensant *humiliter* tout ce dont ils avaient besoin<sup>45</sup>. Ce sont là des scènes dont il est impossible de trouver l'équivalent dans les chroniques asturiennes ou léonaises des ix<sup>e</sup> et x<sup>e</sup> siècles.

## 6 CONCLUSION

D'un point de vue symbolique (car ces manifestations d'humilité n'empêchaient pas les souverains de rester chefs de leur Église), les éléments rassemblés permettent d'observer ce que nous proposons d'appeler une «cléricalisation» de la fonction royale: soit une volonté des souverains d'apparaître comme extrêmement humbles, à l'image des clercs qui, se disant et se représentant toujours comme les derniers, occupaient un rôle éminent et même dominant dans la société. Cette «cléricalisation», repérable des siècles plus tôt dans le monde carolingien, est alors nouvelle en péninsule Ibérique. Elle est liée à l'ouverture des royaumes péninsulaires au monde ultra-pyrénéen et le reliquaire de San Millán, sur lequel sont d'ailleurs représentés des artistes portant des noms germaniques, en est l'un des indices les plus précoces et les plus clairs<sup>46</sup>. On voit donc ici tout ce que peut apporter à une réflexion générale l'étude minutieuse (et assurément, celle qui a été présentée ici ne l'est pas encore assez) d'un objet ou d'un texte.

## 7 REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ALMAGRO GORBEA, Martín (éd.). *Tesoros de la Real Academia de la Historia*. Madrid: Real Academia de la Historia, 2002.
- Anales del reino de Navarra*. Tolosa: Establecimiento tipográfico y Casa editorial de Eusebio López, 1890.
- ANGENENDT, Arnold. *Heilige und Reliquien. Die Geschichte ihres Kultes vom frühen Christentum bis zur Gegenwart*. München: C. H. Beck, 1994.
- AUGUSTIN. *De civitate Dei*, éd. B. Dombart et A. Kalb. Turnhout: Brepols, 1955.
- AURELL, Martin. *Les noces du comte. Mariage et pouvoir en Catalogne (785-1213)*. Paris: Publications de la Sorbonne, 1995.
- AYALA MARTÍNEZ, Carlos de. *Sacerdocio y reino en la España altomedieval. Iglesia y poder político en el occidente peninsular, siglos VII-XII*. Madrid: Sílex, 2008.
- BANGO TORVISO, Isidro (éd.). *Maravillas de la España medieval. Tesoro sagrado y monarquía*. 2 vols. Valladolid: Junta de Castilla y León, 2001, vol. I, pp. 393-398.

<sup>45</sup> *Tanta autem devotione in festivitate illa rex clarissimus cum omni domo sua ob reverentiam beati confessoris humilitati deditus fuisse perhibetur, ut, cum ventum fuisset ad convivium, religiosis quibusque viris delicatos cibos, deposito regni supercilio, contentus vice famulorum manibus propriis apponeret. Regina quoque cum filiis et filiabus suis reliquae multitudini more servulorum omne obsequium humiliter dependeret*, PL 81, col. 42 D (en attendant une nouvelle édition par José Carlos Martín).

<sup>46</sup> Sur le «frontispice C», un homme âgé et un apprenti sont représentés en train de tailler de l'ivoire avec la légende: ENGELRA MAGISTRO ET REDOLFO FILIO. Par ailleurs le devant d'autel fabriqué sous le roi García et la reine Stéphanie pour Santa María de Nájera portait le nom d'un artiste nommé Almanio selon Joseph de Moret († 1687), *Anales del reino de Navarra*. Tolosa: Establecimiento tipográfico y Casa editorial de Eusebio López, 1890, vol. II, p. 308.

- BANGO TORVISO, Isidro G. «San Millán. ¡Quien narrara su vida! ¡Quien abrazara su cuerpo!». En BANGO TORVISO, Isidro (éd.). *La edad de un reyno. Las encrucijadas de la Corona y la diócesis de Pamplona. Sancho el Mayor y sus herederos. El linaje que europeizó los reinos hispanos*. Pamplona: Fundación para la Conservación del Patrimonio Histórico de Navarra, 2006, pp. 297-351.
- BELTING, Hans. «Die beiden Palastaulen Leos III. im Lateran und die Entstehung einer päpstlichen Programmkunst». *Frühmittelalterliche Studien*, 1978, vol. 12, pp. 55-83.
- BISCHOFF, Bernhard. «Lateinische Übersetzungen und Bearbeitungen aus den *Oracula Sibyllina*». En *Mélanges Joseph De Ghellinck S. J.* Gembloux: Editions J. Duculot, 1951, pp. 121-147.
- BISCHOFF, Bernhard. *Mittelalterliche Studien. Ausgewählte Aufsätze zur Schriftkunde und Literaturgeschichte*. Stuttgart: Hiersemann, 1966.
- BOZÓKY, Edina. *La politique des reliques, de Constantin à saint Louis*. Paris: Beauchesne Éditeur, 2006, pp. 156-157.
- BROWN, Elizabeth A. R. «La notion de légitimité et de prophétie à la cour de Philippe Auguste». En BAUTIER, Robert-Henri (éd.). *La France de Philippe Auguste. Le temps des mutations*. Paris: Éditions du CNRS, 1982, pp. 79-110.
- CANTERA MONTENEGRO, Margarita. *Colección documental de Santa María de Nájera. Tomo 1 (siglos X-XIV)*. San Sebastián: Eusko Ikaskuntza, 1991.
- Codex Conciliorum Albeldensis seu Vigilanus*. 2 vols. (1: Facsimile. 2: *El Códice Albeldense, 976*). Madrid: Testimonio Compañía Editorial, 2000.
- COLETTE, Marie-Noëlle. «Le chant de la Sibylle. Composition, transmission et interprétation». En BOUQUET, Monique et MORZADÉC, Françoise. *La Sibylle. Parole et représentation*. Rennes: Presses Universitaires de Rennes, 2004, pp. 165-176.
- DALARUN, Jacques. *Gouverner c'est servir. Essai de démocratie médiévale*. Paris: Alma éditeur, 2012.
- DESHMAN, Robert. «The Exalted Servant: The Ruler Theology of the Prayerbook of Charles the Bald». *Viator*, 1980, vol. 11, pp. 385-432.
- FAVREAU, Robert. «Le corpus des inscriptions de la France médiévale». En KLOOS, Rudolf M. *Fachtagung für lateinische Epigraphik des Mittelalters und der Neuzeit*. Kallmünz: Michael Lassleben, 1982, pp. 61-72.
- FAVREAU, Robert. *Études d'épigraphie médiévale*. Limoges: Presses Universitaires de Limoges, 1995.
- FÉROTIN, Marius. «Deux manuscrits wisigothiques de la bibliothèque de Ferdinand I<sup>er</sup>, roi de Castille et de León». *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 1901, vol. 62, pp. 374-387.
- FLORIANO CUMBREÑO, Antonio C. *Diplomática española del periodo astur. Estudio de las fuentes documentales del reino de Asturias (718-910)*. 3 vols. Oviedo: Instituto de Estudios Asturianos, 1949-1951.
- FRANCO MATA, María Ángela. «La eboraria de los reinos hispánicos durante los siglos XI y XII». *Codex Aquilarensis*, 1998, vol. 13, pp. 143-166.
- GARCÍA ANDREVA, Fernando. *El Becerro Galicano de San Millán de la Cogolla. Edición y estudio*. Logroño: Cilengua, 2011.
- GÓMEZ, Maricarmen. «Del *Iudicii signum* al Canto de la Sibila: primeros testimonios». En ZAPKE, Susana (dir.). *Hispania vetus. Manuscritos litúrgico-musicales de los orígenes visigóticos a la transición francorromana (siglos IX-XII)*. Bilbao: Fundación BBVA, 2007, pp. 159-173.
- GRABAR, André. *L'empereur dans l'art byzantin. Recherches sur l'art officiel de l'Empire d'Orient*. Paris: Les Belles Lettres, 1936.
- HAHN, Cynthia. *Strange Neauty. Issues in the Making and Meaning of Reliquaries, 400-circa 1204*. University Park: The Pennsylvania State University Press, 2012.
- HARRIS, Julie Ann. «Culto y narrativa en los marfiles de San Millán de la Cogolla». *Boletín del Museo Arqueológico Nacional*, 1991, vol. LX/1 et 2, pp. 69-85.

- HARRIS, Julie Ann. *The Arca of San Millán de la Cogolla, and its ivories (Spain)*. University of Pittsburgh, 1989 (PHD).
- HAUKE, Hermann et KLEMM, Elisabeth. *Das Gebetbuch Ottos III. Kommentar zur Faksimile-Edition der Handschrift Clm 30111 der Bayerischen Staatsbibliothek München*. Luzern: Faksimile Verlag, 2008.
- LEDESMA RUBIO, María Luisa. *Cartulario de San Millán de la Cogolla (1076-1200)*. Zaragoza: Anubar, 1989.
- LEGNER, Anton (éd.). *Ornamenta Ecclesiae. Kunst und Künstler der Romanik*. Köln: Schnütgen-Museum der Stadt Köln, 1985, 3 vols.
- LEGNER, Anton. *Reliquien in Kunst und Kult, zwischen Antike und Aufklärung*. Darmstadt: Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1995.
- Libro de Horas de Fernando I de León. Edición facsimile do manuscrito 609 (Res. 1) da Biblioteca universitaria de Santiago de Compostela. Estudios de M. C. Díaz y Díaz e S. Moralejo*. Santiago de Compostela: Xunta de Galicia, 1995.
- LINEHAN, Peter. *History and the Historians of Medieval Spain*. Oxford: Clarendon Press, 1993.
- MARTIN, Therese. *Queen as king. Politics and Architectural Propaganda in Twelfth-Century Spain*. Leiden: Brill, 2006.
- MOYA VALGAÑÓN, José Gabriel. «Arca relicario de San Millán». En GARCÍA GUINEA, Miguel Ángel et PÉREZ GONZÁLEZ, José María. *Enciclopedia del Románico en la Rioja*. Aguilar de Campoo: Fundación Santa María la Real, 2008, vol. II, pp. 600-617.
- MUNIER, Charles. «L'ordo de celebrando concilio wisigothique». *Revue des Sciences Religieuses*, 1963, vol. 37, pp. 250-271.
- PEÑA, Joaquín. *Los marfiles de San Millán de la Cogolla*. Logroño: Ed. Ochoa, 1978.
- PERRIER, Danièle. «Die spanische Kleinkunst des 11. Jahrhunderts». *Aachener Kunstblätter*, 1984, vol. 52, pp. 30-150.
- PICK, Lucy K. «Liturgical Renewal in two Eleventh-Century Royal Spanish Prayerbooks». *Traditio*, 2011, vol. 66, pp. 27-66.
- PYSIAK, Jerzy. «Philippe Auguste. Un roi de la fin des temps?». *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 2002, vol. 57, pp. 1165-1190.
- RÖSSLI, Jean-Michel. «Augustin, les sibylles et les oracles sibyllins». En FUX, Pierre Yves; RÖSSLI, Jean-Michel et WERMELINGER, Otto (éds.). *Augustinus Afer*. Fribourg: Academic Press, 2003, pp. 263-286.
- RÖSSLI, Jean-Michel. «Vies et métamorphoses de la Sibylle. Notes critiques». *Revue de l'Histoire des Religions*, 2007, vol. 224/2, pp. 253-271.
- SANDOVA, Prudencio de. *Primera parte de las fundaciones de los monesterios del glorioso Padre San Benito*. En Madrid: por Luis Sánchez, 1601.
- SAURMA-JELTSCH, LIESELOTTE E. «Das Gebetbuch Ottos III. Dem Herrscher zur Ermahnung und Verheißung bis in die Ewigkeit». *Frühmittelalterliche Studien*, 2004, vol. 38, pp. 55-88.
- SERRANO, Luciano. *Cartulario de San Millán de la Cogolla*. Madrid: Centro de Estudios Históricos, 1930.
- SILVA Y VERÁSTEGUI, Soledad de. «La miniatura románica». En MOYA VALGAÑÓN, José Gabriel (éd.). *Historia del arte en la Rioja. II. Alta Edad Media. Románico y Gótico*. Logroño: Fundación Caja Rioja, 2006, pp. 215-231.
- SILVA Y VERÁSTEGUI, Soledad de. *Iconografía del siglo X en el reino de Pamplona-Nájera*. Pamplona: Diputación Foral de Navarra, 1984.
- SUNTRUP, Aloys. *Studien zur politischen Theologie im frühmittelalterlichen Okzident. Die Aussage konziliarer Texte des gallischen und iberischen Raumes*. Münster: Aschendorff, 2001.



- Treasures of Heaven. Saints, Relics and Devotion in Medieval Europe*. New Haven–Londres: Yale University Press, 2010.
- VIVES, José (éd.). *Concilios Visigóticos e Hispano-Romanos*. Madrid: Instituto Enrique Flórez, 1963.
- YARZA URQUIOLA, Valeriano. «La *Vita vel gesta sancti Ildefonsi* de Ps. Eladio. Estudio, edición crítica y traducción». *Veleia*, 2006, vol. 23, pp. 279-325.
- YARZA, Joaquín. «Las miniaturas del Libro de los Testamentos». En *Liber Testamentorum Ecclesiae Ovetensis*. Barcelona: Moleiro, 1995, pp. 147-230.
- ZAPKE, Susana (dir.). *Hispania vetus. Manuscritos litúrgico-musicales de los orígenes visigóticos a la transición francorromana (siglos IX-XII)*. Bilbao: Fundación BBVA, 2007.

